

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

L' Abeille.

7me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

7me Année

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 1er JUILLET 1859.

No. 29.

DEUXIÈME ANNIVERSAIRE SECULAIRE DE L'ARRIVÉE DE Mgr. LAVAL-MONTMORENCY, EN CANADA.

Ô Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Te souvient-il des jours où tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets ?

Te souvient-il des jours où mirant dans les ondes
Le feuillage orgueilleux de leurs branches fécondes
Tes immenses sapins saluaient ton réveil ?
Où, déployant les dons de ta grande nature,
Tu montrais, reposant sur un lit de verdure,
Ta sauvage grandeur aux rayons du soleil ?

Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
Chantait, comme un clairon au milieu des campagnes,
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses ennemis ?
Où tes vieux héros morts, assemblés sur les grèves,
Venaient pendant la nuit, illuminer les rêves
De tes sombres guerriers sur la rive endormis ?

Te souvient-il des jours où passant dans l'orage,
Les dieux de tes forêts portés sur un nuage,
De leurs longs cris de guerre enivrant tes enfants,
Leur montraient dans la mort une vie immortelle,
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'originaux géants ?

Un jour, troublant le cours de tes ondes limpides,
Des hommes étrangers, sur leurs vaisseaux rapides,
Vinrent poser leur tente au pied de tes grands bois.
Ils plaiaient les genoux en touchant ton rivage ;
Puis, au maître du ciel adressant leur hommage,
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Et prenant ce drapeau, ces hommes au teint pâle,
Portèrent les rayons de sa couleur d'opale
Jusqu'aux bords sablonneux du vieux Meschacébé ;
Et devant cette croix qui brillait dans tes ombres,
Tu vis tes dieux vaincus pleurer sur les décombres
Amoncelés autour de leur autel tombé !

Te souvient-il des jours où, prêtres et victimes,
Les fils de Loyola, missionnaires sublimes,
Fécondant de leur sang ton sol régénéré,
Rappelaient de la croix les splendeurs primitives ;
Et d'un martyre affreux sanctifiant tes rives
Laisaient à tes enfants leur souvenir sacré ?

Pourquoi donc tous ces cris de bonheur et de fête ?
Tes guerriers, apportant les fruits de la conquête,
Rentrent-ils dans tes murs, jeune Stadacona ?
L'Iroquois terrassé par la valeur baronne
A-t-il laissé tomber la terrible couronne
Qu'au sein de la bataille Areskouï lui donna ?

L'Iroquois n'a pas vu de sa main affaiblie
Tomber le tomahawk ; dans son âme remplie
Des farouches instincts légués par ses aïeux,
La peur n'a pas encore pu trouver une place.
De l'étendard français il brave la menace
Et garde fièrement et sa gloire et ses dieux.

Ce n'est pas un héros illustre dans l'histoire,
Qui vient tout rayonnant des feux de la victoire,
Déposer à Québec son glaive triomphant.

Celui vers qui s'élève en ce jour d'allégresse
Ce concert solennel de joie et de tendresse,
Est un homme encor jeune, au regard bienveillant ;

Le signe rédempteur brillant sur sa poitrine
Annonce à tous les yeux sa mission divine.
Il s'en vient commander les combats du Seigneur
Dans les vastes forêts où domine la France ;
Et sans craindre jamais l'obstacle ou la souffrance,
Il s'avance où l'appelle une pieuse ardeur.

De cet amour divin qui dévore son âme
Partout il fait briller la bienfaisante flamme ;
Sa sainte voix, troublant le silence éternel
Des grands bois canadiens, fait surgir dans les nues
Ces clochers rayonnants dont les flèches aigües
Au sauvage étonné montrent du doigt le Ciel.

Affrontant les dangers des vagues nigristiques,
On le voit rabâcher les églises méprisantes
Qui s'élèvent au bord du Saguenay lointain,
Comme un soleil ardent répandant sa lumière,
En passant il console et la pauvre chaumière
Et le grand chef Huron pleurant sur son destin.

Quand Mesy, d'Avantour, abusant de leur force,
Ose donner appui, sous la lutte d'écure,
Au trafic infâmant de la liqueur de feu,
Intéressés gardiens de la morale austère,
Il sait faire grandir, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Des bords Gaspésiens au lac des Deux-Montagnes,
Quant il a fait briller ces trois saintes compagnes,
La douce Charité, l'Espérance et la Foi,
Comme un vainqueur chargé des dépouilles opimes,
Il montre cent tribus, ô conquêtes sublimes !
Qui des leçons du Christ reconnaissent la loi.

Mais bientôt s'arrêtant au milieu de sa course,
Des saints enseignements il vient ouvrir la source,
Et fonde la maison, ce foyer immortel,
Qui verse encor sur nous ses torrents de lumière ;
Où des saintes vertus suivant la règle austère,
On apprend à servir la patrie et l'autel.

Ce fruit de ses travaux, cet objet de sa joie,
Deux fois un feu cruel le saisit pour sa proie.
Ce malheur qui le frappe au plus profond du cœur
Ne peut faire fléchir son courage indomptable :
De ces débris fumants, un monument durable
S'élève sous sa main rayonnant de splendeur.

Deux siècles sont passés sur cet illustre asile,
Deux siècles sont passés, et toujours immobile
Comme un roc au milieu des vagues en fureur,
Il a vu s'élever, grandissant sous son ombre,
Ces temples du vrai Dieu, ces collèges sans nombre
Qui sont de la patrie et la force et l'honneur.

Mais déjà ce héros voit sa force tarie,
Dans ces nombreux combats où s'épuise sa vie.
Donnant à Saint-Valier son glorieux fardeau,
Il s'en va reposer les jours de sa vieillesse
Dans ce paisible asile, objet de sa tendresse,
Où son cœur se prépare au repos du tombeau.

Et quand la mort parut au seuil de sa retraite,
Elle n'eut qu'à cueillir cette fleur toute prête
Pour les jardins bénis du séjour éternel.
Et sur les bords heureux où son nom brille encore
Les chéneaux attristés, dans la forêt sonore,
Chantèrent ses vertus aux archanges du ciel.

OCTAVE CREMAZÉ.

UTILITÉ DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ET ANALYSE DES PRINCIPAUX SYSTEMES ORIENTAUX. (Suite et fin.)

Nous sommes rendus aux trois doctrines communes aux peuples d'Orient.

Celle qui se fait remarquer le plus, c'est la doctrine de l'âme universelle. Tous ces peuples admettent un Etre-Suprême, principe des autres êtres. Ce Dieu suprême est répandu dans le monde : tantôt, comme chez les Chaldéens, on le voit divisé en parties, régir les différentes parties de l'univers. Il n'y a qu'un instant, je le montrais chez les Perses, produisant deux principes contraires, Ormuzd et Ahriman : l'un bon renferme le germe de l'univers et tout ce qu'il y a de bien ; l'autre mauvais s'efforce de contrebalancer l'action du premier en y opposant un ordre de choses contraires. Mais nulle part cette doctrine ne se trouve aussi nettement exprimée que dans les Védas, livres sacrés qui renferment la philosophie et la religion des Indiens. On y lit en substance : Dieu lumière incorporelle, intellectuelle, créateur et conservateur de l'univers qu'il pénètre en tous sens et dont il est revêtu comme d'un manteau, est répandu partout, et répand partout le mouvement, l'ordre, la fécondité. Ce grand Dieu voit tout, connaît tout ce qui se passe dans l'univers auquel il est uni.

Ce que je viens de rapporter de la doctrine de l'âme universelle chez les Indiens, nous vient de quelques philosophes et historiens anciens. Les voyageurs modernes, ayant puisé à la source même, sont à portée de nous donner des renseignements plus exacts et plus étendus. Les anciens ne nous ont transmis que des généralités ; les modernes, des faits plus précis. La philosophie des Indiens étant ce qu'il y a de plus important, chez les Orientaux, en matière de développement intellectuel, je vais exposer en peu de mots l'enchaînement de leur philosophie suivant les voyageurs modernes. On y verra l'empreinte manifeste de la doctrine de l'âme universelle.

Éternellement existait plongé dans un sommeil divin Brahm, la substance première, infinie, le réceptacle de tous les ty-

pes des choses. Brahm sortit un jour de son sommeil, et produisit Maya, la matière ou l'illusion, source de tous les phénomènes, et au moyen de laquelle apparaissent toutes les existences individuelles. Après la production de la matière, se développa dans Brahm la Trimourtri ou Trinité des Indiens. Brahm sorti de son sommeil devient le pouvoir Créateur ou Brahma Vichnou le conservateur des formes, Siva le destructeur des formes, lequel, par cette destruction même, produit le retour des êtres dans l'unité et leur rentrée dans Brahm.

Il n'y a rien, il me semble, de si manifeste que la doctrine de l'âme universelle chez les Indiens. Cette absorption de tous les êtres dans Brahm est poussée si loin que les existences individuelles ne sont, pour les Brahmanes, que des illusions. Aussi considère-t-on la doctrine des Védas comme empreinte de panthéisme.

De cette doctrine de l'âme universelle suit nécessairement la seconde doctrine générale des peuples d'Orient, l'immortalité de l'âme humaine. Parmi ces peuples, les uns, tels que les Indiens et les Chinois, disent positivement que l'âme humaine est une émanation de l'âme universelle à laquelle elle doit retourner. Si les Perses et les Chaldéens ne parlent pas positivement de cette émanation, la manière dont ils font tout venir de la substance primitive et en former partie, démontre assez qu'ils donnent à l'âme humaine la même origine que les autres peuples.

Les Egyptiens ne déclarent pas directement que l'âme humaine est une portion de l'âme universelle ; mais, comme nous l'avons vu, de ce qu'ils faisaient le principe du bien, Osiris, la vie de la nature, ils énonçaient par là même que l'âme humaine fait partie de l'âme universelle. Car, selon les prêtres Egyptiens, de la substance primitive ou, si vous voulez, de l'âme universelle, émane Osiris qui à son tour produit tout ce qui est nécessaire pour donner la vie et le mouvement aux êtres produits par Isis. Or l'âme est non seulement nécessaire à la vie de l'homme, mais l'âme de l'homme, c'est sa vie même. Ainsi l'âme émane directement d'Osiris, puis indirectement de l'être suprême.

Il est donc prouvé que tous les peuples d'Orient regardaient l'âme humaine comme une émanation de l'âme universelle. Or, de ce que la substance primitive ou l'âme du monde est éternelle, on en conclut logiquement que l'âme qui en fait partie ne peut non plus périr, qu'elle est immortelle.

L'immortalité de l'âme admise chez les Orientaux me conduit à me faire une question dont la solution est la troisième doctrine générale que j'ai cru découverte dans la philosophie Orientale. Croyaient-ils aux récompenses et aux châtiments de la vie future ? L'histoire de la philosophie Orientale en fait foi.

Chez les Egyptiens, les âmes qui sont pures entrent de suite dans la société des dieux ; celles, au contraire, qui sont vicieuses, vont dans un lieu souterrain nommé Amenhès. De là elles sont envoyées dans des corps d'hommes ou de bêtes, selon le genre et le nombre de leurs souillures, afin qu'elles se purifient ; c'est la doctrine de la métempsychose.

Les Chinois, sur ce point, pensent en tout comme les Egyptiens.

Il faut remarquer que les Indiens, les Egyptiens et les Chinois croyaient bien, il est vrai, aux récompenses et aux châtiments futurs ; mais les châtiments devaient tôt ou tard finir après un temps nécessaire à chaque âme pour être purifiée par les diverses mutations de la métempsychose. Les Perses vont plus loin. Il y a, chez eux, un malheur éternel, comme il y a un bonheur sans fin ; voici ce qu'on lit dans le Zend-Avesta :

“ Les âmes humaines qui suivent Ahriman seront jetées dans un lieu de supplices qui ne finiront point. Ormuzd et ses partisans seront introduits dans les délices éternelles. Tout cela arrivera à la fin du monde ; il y aura une résurrection générale et un jugement solennel, après lequel chacun recevra selon ses œuvres.”

Ces paroles sont remarquables dans la bouche des païens : on croirait plutôt y lire un verset de l'Evangile que la pensée d'un peuple idolâtre. Ce sont évidemment des restes de traditions qui, chez ce peuple, ont échappé intactes au temps et au dérèglement de son imagination.

J'ai traité tous les points que renfermait le cadre que je m'étais tracé. On a pu y reconnaître, je crois, que la philosophie orientale n'est pas dénuée d'enseignements et d'intérêts. Cependant elle n'est que la partie la moins importante de la philosophie ancienne, et n'est pas à comparer avec la philosophie du moyen-âge, et avec la philosophie moderne.

Afin de mieux faire connaître la marche de l'intelligence dans ces siècles reculés, et aussi pour remédier à la confusion qui résulte nécessairement de l'examen succinct des idées de plusieurs peuples, je vais résumer ce que je viens de dire sur la philosophie orientale.

La philosophie orientale a eu deux phases. La première tient à l'état intellectuel des peuples orientaux placés sur le seuil de la civilisation ; la philosophie qui s'y développe est une philosophie traditionnelle et intuitive, enveloppée de symboles, ou plutôt ce n'est pas une philosophie, c'est ce qu'on peut appeler conceptions primordiales.

Bientôt la raison de ces peuples prend des forces ; elle commence à secouer le joug de la tradition pour s'en rapporter à elle-même. Avec elle commence la seconde phase. Alors quatre doctrines principales s'y produisent : l'une est particulière aux Perses et aux Egyptiens, c'est l'explication du mélange du bien et du mal ; les trois autres sont communes à tous les peuples de l'Orient, les voici : l'âme universelle, l'immortalité de l'âme humaine et l'attente de châtiments et de récompenses dans une autre vie. Cette seconde phase peut s'appeler développement philosophique.

Voilà les traits de la philosophie orientale qu'il faut s'attacher à retenir. D. V.

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit.”

QUÉBEC, 1er JUILLET 1859.

Il n'est pas dans les habitudes de l'A-

belle de faire de la polémique avec les grands journaux. On conçoit sans peine que, dans les circonstances ordinaires, elle a plus d'une raison de s'en abstenir. Mais lorsque ses rédacteurs sont attaqués et avec eux leurs confrères, il doit leur être permis de se défendre dans leur propre journal. C'est ce que je vais essayer de faire. Cette tâche me revient de droit ; car, je dois l'avouer, je suis le grand coupable ; c'est moi qui ai attiré sur notre conseil de ville les colères de l'Ordre.

Voici comment ce journal rend compte de notre discussion du 15 juin.

“ La séance du soir a été un nuage jeté sur l'éclat brillant des belles fêtes de l'Université. Ah ! les nuages québécois, comme ils sont épais !”

“ En effet, nous étions accourus, là comme beaucoup, fermement décidés à tout applaudir et à tout admirer ; car, il s'agissait de l'anniversaire glorieux d'une plus glorieuse œuvre encore : or ne voilà-t-il pas qu'on vient nous flanquer une discussion où quelques écoliers, répétant la leçon de leurs maîtres, distribuent de tous côtés les injures et les corrections les plus inqualifiables. D'après ces messieurs, aucun collège de la Province ne se trouve à la hauteur de sa mission, pas même la belle et florissante institution de Ste. Anne de Lapocatière. Jusqu'aux rédacteur de l'Ordre doivent passer sous la verge de ces Messieurs. Les impertinents de rédacteurs ! qui se mêlent d'avoir reçu leur éducation ailleurs qu'à Québec !”

“ Néanmoins, nous applaudimes beaucoup à l'élocution et au débit de quelques élèves, preuve que nous sommes plus tolérants qu'eux. Cette petite disgrâce infligée à des étrangers, sans aucune raison, et par des enfants, nous égaya beaucoup.”

M. Royal est celui à qui nous devons cette heureuse appréciation. Je crois devoir lui faire remarquer que c'est à une discussion qu'il a assisté le 15 juin. Peut-être que, sous le beau ciel de Montréal, les gens discutent lorsqu'ils sont du même avis ; mais je puis assurer, que, sous les nuages épais de Québec, on discute pour s'entendre, et non lorsque l'on est parfaitement d'accord. Ainsi il n'est pas surprenant que le plan d'études qui faisait le sujet de la discussion, et qui est celui là même que l'on suit dans la plupart des collèges de la Province, ait été vigoureusement attaqué ; mais j'ai l'amour-propre de croire qu'il a été en même temps passablement défendu, et qu'à tout prendre, les collèges où il est en usage n'ont pas autant de raisons de se plaindre de nous que M. Royal le fait entendre. Au reste ces objections n'étaient pas de notre invention ; ce sont de celles qui ont cours dans la société et qui se reproduisent même jusque sur les journaux. Nous leur avons conservé leur forme ordinaire, de peur qu'on ne nous accusât d'en avoir amoindri la portée, en nous servant d'expressions trop radoucies. Ce sans-gêne de l'attaque a naturellement amené des ripostes très-vives de la part des défenseurs du système proposé. Puisque les adversaires prenaient leurs coups francs il était juste que les partisans en fissent autant. Cependant des personnes compétentes en cette matière ont su dire que notre conseil de ville a été pendant toute la séance d'une conduite fort exemplaire.

M. Royal en a jugé autrement et je crois savoir pourquoi.

Un des conseillers ennemis du plan d'études proposé, avait émis l'opinion que les élèves devraient consacrer à la lecture des journaux un temps considérable, parceque, suivant lui, c'est pour eux le seul moyen d'acquérir les connaissances dont on a le plus besoin au sortir du collège. Pour mon malheur, j'avais à réfuter cet avancé, et par conséquent à médire beaucoup des journaux. Entr'autres vilaines choses que j'ai eu la témérité de dire, était ce qui suit.

“On voit parfois des jeunes gens à peine sortis du collège se transformer tout-à-coup en rédacteurs et venir nous traiter avec aplomb les questions les plus graves de la politiques, de la littérature, de la philosophie, de la théologie même, enfin de toutes les sciences divines et humaines. Exigez après cela, si vous en avez le courage, que leurs journaux soient exempts d'erreurs.”

M. Royal a eu la complaisance de prendre tout cela pour lui et ses confrères. Je puis cependant assurer en toute vérité que j'ignorais complètement, en écrivant ces lignes, que ce qu'elles expriment pût s'appliquer aux rédacteurs de l'Ordre. Il m'avait suffi de savoir que dans notre pays la rédaction des journaux est souvent confiée à des jeunes gens sans expérience et qui viennent à peine de quitter les bancs du collège. Pour la consolation de M. Royal, j'ajouterai que je connaissais des journaux qui, à plusieurs reprises, ont été confiés à un semblable rédacteur, et que même celui-ci était chargé seul de toute la besogne.

M. Royal se plaint que l'on ait infligé cette disgrâce à des étrangers. Mais quand bien même j'aurais su que mes paroles étaient de nature à lui déplaire, comment pouvais-je prévoir qu'il serait là pour les entendre ?

Me sera-t-il permis, en terminant, de faire observer à M. Royal qu'il affecte vis-à-vis de nous de bien grands airs. Ces marmots qui ne savent que répéter la leçon de leurs maîtres, ont à peu près son âge, et plusieurs d'entr'eux seront, dans quatorze jours bien comptés, ce qu'il était lui-même lorsqu'il a pris la rédaction de l'Ordre ? Oui, M. Royal, encore quatorze jours, et ces pygmées, objet d'un mépris si superbe, pourront être des géants de la taille de ceux de l'Ordre ! N'y a-t-il pas là de quoi les consoler un peu du malheur de vous avoir déplu ?

Vendredi dernier, jour de notre fête nationale, après avoir dit adieu à notre vieille salle d'étude, nous nous dirigions, musique en tête et la joie dans le cœur, vers Maizerets, théâtre ordinaire de nos jeux. C'est assez vous dire que nous voulions nous joindre aux sentiments qui unissaient ce jour-là tous les Canadiens sous un même drapeau.

Une grande partie de notre congé fut remplie par nos jeux ordinaires. Quelques fois réunis en groupe sous l'ombrage de nos verts peupliers, nous réveillions les échos de la campagne par des airs de bande ou par des chansons en l'honneur de la patrie. Ici on faisait voler la pelote ; là la barque légère fendait les eaux de notre étang à la surface toujours immobile.

Dans l'après midi, Messieurs de la Petite-Salle eurent l'heureuse idée de nous donner une séance littéraire, dans laquelle les acteurs n'ont pas manqué de joindre l'utile à l'agréable. Je suis bien certain, par exemple, qu'aucun de nous n'ignore maintenant l'histoire de ce grand Napoléon qui allait guerroyer jusque dans les pays où la chaleur est de 360 degrés en plein hiver.

Une heure après, nous prenions place, au nombre de près de deux cent, à un banquet superbe où tout le monde fit son devoir avec la meilleure volonté possible. Les Révérends Messieurs John et James Quinan, anciens élèves de la maison et maintenant missionnaires dans la Nouvelle-Ecosse, avaient bien voulu nous faire l'honneur d'y assister. De temps en temps le repas était assaisonné par un air de bande ou par une chanson, mais surtout par des discours. Monsieur le Directeur nous parla de la nécessité de correspondre à notre vocation, quelle qu'elle soit, comme moyen de servir plus efficacement notre patrie. Le Révérend Mr. James Quinan, curé de Sydney, se leva ensuite au milieu des applaudissements. Il fit l'éloge du Séminaire de Québec dont il se vantait d'être un ancien élève. “Depuis six ans que j'ai dit adieu au toit du Séminaire, combien de fois, nous dit-il, le souvenir de ces temps heureux, de ces lieux témoins de mes plus beaux plaisirs, ne s'est-il pas présentée à ma mémoire ! Encore aujourd'hui quand je traverse les bois pour aller annoncer l'Évangile à mes frères, je prends plaisir à répéter les vieilles chansons canadiennes.”

Deux de nos confrères firent aussi des discours, M. E. Métivier fit l'éloge de notre belle langue, et M. A. Lepage nous recommanda l'union, le désintéressement et le travail.

Chers confrères, quand nous serons dispersés dans les rangs de la société, puisse le souvenir de ce jour éterniser parmi nous cette devise : *Concordia salus!*

NÉCROLOGIE.

Jeudi dernier à St. Anselme, M. Siméon Larochelle, âgé de 51 ans, distingué par des talents remarquables pour la mécanique, joints aux plus nobles qualités du cœur.

A Québec, à l'âge de 50 ans, M. Emile de Fenouillet, ancien assistant-rédacteur du Journal de Québec, et professeur à l'école Normale Laval. M. de Fenouillet était Français et habitait depuis 6 ans le Canada où il s'est fait avantageusement connaître par ses talents.

Décédée à St. Joseph de Lévi, Samedi dernier, à l'âge de 89 ans, Dame Catherine Gélley, veuve de feu Pierre Fagault, aïeule d'un de nos confrères.

Décédé, Dimanche matin, 19 du courant à Notre Dame de Lévi, M. Jean Bte. Poiré, âgé de 43 ans. Il était beau-frère d'un de nos confrères pensionnaires.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Le ministère Derby a résigné. La Reine a fait venir Lord Granville pour former un nouveau ministère, mais après quelques pourparlers, il a remis cette tâche à Lord Palmerston. Lord J. Russell a accepté le portefeuille des affaires é-

trangères et Lord Elgin, celui des postes.

Le prince Metternich est mort. Les Autrichiens ont évacué Plaisance, Pavie, Lodi, Bologne et Ancône, et se retranchent derrière l'Adda. Les Français ont jeté un pont sur cette rivière pour aller les attaquer.

La Prusse est sur le point de se déclarer pour l'Autriche.

Napoléon III a avancé ses quartiers-généraux à Gorgongola. L'empereur d'Autriche va prendre le commandement général de son armée.

UNE PETITE GUERRE.

Le fait suivant vient de se passer dans une institution de Paris.

L'un des professeurs, pour stimuler l'émulation des élèves, eut la pensée de partager sa classe en deux camps, celui des Français et celui des Autrichiens. La difficulté était de trouver des Autrichiens, tout le monde, comme on le croira sans peine, voulant être Français. Il fallut que le sort vint partager lui-même les rôles et déterminer la composition des deux camps. Mais une fois la guerre déclarée, la classe devint le théâtre d'une lutte chaque jour plus ardente, lutte inoffensive qui se livrait sur le terrain pacifique du thème et de la version.

Les Français, pour se rendre dignes de ce nom, faisaient des prodiges de mémoire et d'application, et il faut avouer que de leur côté les Autrichiens se défendaient ici avec plus de succès que sur le champ de bataille. Bref, tout allait pour le mieux, et le professeur n'avait qu'à se féliciter des heureux fruits de l'émulation généreuse qui régnait dans sa classe.

Malheureusement, soit que les Français n'usassent pas toujours modérément de leur victoire, soit que les Autrichiens fussent fatigués non-seulement d'être presque constamment battus, mais encore d'essuyer les railleries de leurs condisciples et les épithètes les moins méritées, l'émulation des deux camps dégénéra en une regrettable animosité. La lutte passa de la classe aux récréations, dont elle aurait dû être impitoyablement bannie ; dans la cour Français et Autrichiens se réunissaient par bandes, toutes disposées à passer de la discussion aux voies de fait.

Comme une surveillance des plus actives arrêta l'explosion de ces germes d'hostilité, les deux partis profitèrent d'un jour de promenade pour se livrer, en rase campagne, pendant une courte absence de leur directeur, un véritable combat avec les armes que vous pouvez aisément deviner.

On assure que la première attaque vint du côté des Autrichiens, mais que les Français ne demandaient pas mieux. On assure que ce combat corps à corps eut des suites assez fâcheuses, et qu'il y eut même quelques gouttes de sang versé, pour égratignures provenant de coups de canifs perdus et lancés sans intention mauvaise. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le reste des élèves, affectant une neutralité complète, demeuraient impassible spectateur de la lutte.

Le directeur de la promenade survint au milieu de la mêlée ; son *quos ego* n'eut pas un effet aussi immédiat que celui de Neptune. Il fut obligé de recourir aux exhortations aussi bien qu'aux menaces, et

